Ami du Clergé du 18 juin 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Triduum en l'honneur de S. Antoine de Padoue. — III. La charité du Saint, 353.
Instructions à des collégiens. — XXXVI. Les dangers des vacances, 355.
Pour la fête des SS. Pierre et Paul. — I. L'immortalité de l'Eglise, 358.
Courtes instructions sur le « Pater. » — X. Le pardon des injures, 360.
Les Litanies de S. Joseph. — XXII. *Espérance des malades :* Le soin des malades, 362.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc *(fin)*. — XIV. L'œuvre de Pie X, 363. — XV. Le triomphe, 365. — Epilogue : L'Eglise et la condamnation de Jeanne d'Arc, 367.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DE S. ANTOINE DE PADOUE

III

LA CHARITÉ DU SAINT

Charitas numquam excidit.
La charité ne meurt pas.
(I Cor., XIII, 8).

Mes frères,

« Le salut, dit S. François de Sales, est montré à la foi, il est préparé à l'espérance, mais il n'est donné qu'à la charité. La foi montre le chemin de la Terre promise, comme la colonne de nuée, claire et obscure ; l'espérance nous nourrit de sa manne de suavité ; mais la charité nous introduit, comme l'Arche d'alliance, en la terre céleste promise aux vrais Israélites, en laquelle ni la colonne de la foi ne sert plus de guide, ni on ne se repaît plus de la manne de l'espérance. »

Comme vous vous y attendez, nous allons nous entretenir ce soir de la charité, de l'amour.

Nous tâcherons d'abord de la définir, dans son essence et dans son objet, puis nous parlerons des sacrifices qu'elle exige. Et quand nous viendrons à parler de l'héroïsme dans l'amour, nous rencontrerons comme naturellement notre cher S. Antoine, parfait modèle d'amour pour Dieu et pour les hommes.

Daigne la T. S. V. Marie, Mère de la belle dilection, regarder favorablement notre pieuse assemblée et embraser nos cœurs du feu de l'amour divin.

I

Qu'est-ce que l'amour ? C'est un mystère mal connu. Qu'est-ce que le cœur ? C'est un abîme incomplètement sondé. « Es-tu entré dans les trésors de la neige ? » disait le Créateur à Job. (Job, XXXVIII, 22). Les trésors du cœur sont autrement profonds. L'Ecriture les compare aux gouffres de l'Océan et affirme que seul le regard de Dieu les a fouillés. Définir l'amour est donc chose difficile.

Toutefois, si nous voulons bien faire silence au dedans de nous-mêmes, nous ne tarderons pas à entendre une voix, la voix de Dieu, nous redire la parole qu'entendit Abraham : « *Egredere !* Sors ! Sors du présent et du créé, du faux et du passager, du sensible et des apparences ! Tu n'es pas plus ta fin que tu n'es ton principe. Sors donc, monte et donne-toi ! »

L'élan généreux par lequel le cœur répond à cet appel de Dieu, m. f., c'est l'amour.

L'amour est la plus noble passion qui puisse faire battre le cœur de l'homme. Son essence est de vouloir le bien. Son effet est de tendre à l'union. Dans le langage chrétien, il s'appelle charité, vertu par excellence, principe vivifiant, âme et couronnement de toutes les vertus.

Son objet, c'est Dieu.

Semblable à la source dont la nature est de se répandre et dont les ondes n'ont de repos que dans l'immensité de la mer, l'homme, créé pour se donner, ne goûte les joies de la paix que dans l'infini de Dieu. Non pas que Dieu soit l'objet exclusif de son amour, car, dans son essor vers Dieu, le cœur rencontre la création, la nature avec ses magnificences, le fils et la fille de l'homme avec leurs charmes, la famille avec ses attraits, la patrie avec ses grandeurs ; loin de se détourner de ces œuvres divines, il peut les aimer toutes, pourvu qu'il les aime pour Dieu et aime Dieu plus que tout. Tel est l'ordre de l'amour. Les créatures en sont un objet réel, mais intermédiaire et secondaire. Dieu seul en est le terme final, parce qu'il en est seul le premier principe.

Dans l'état de justice originelle, avant la chute de nos premiers parents, l'amour atteignait facilement son objet. Le cœur suivait sa voie sans effort, allant saintement de l'homme à l'homme et de l'homme à Dieu. L'amour ne faisait qu'un avec le bonheur.

Hélas ! le péché est venu, jetant le désordre partout, mais nulle part plus que dans la région du cœur. Ce n'est pas qu'il ait changé sa nature : après comme avant la chute, aujourd'hui comme au paradis terrestre, le cœur aspire au souverain Bien, il a toujours soif de cette eau dont parlait Jésus à la Samaritaine et qui, venant du ciel, rejaillit jusqu'au ciel. Mais, depuis la chute, la matière lui donne le change : elle se fait séduisante, enchanteresse ; elle prend des formes et des voix divines ; ses caresses ont des enlacements si doux qu'on les croirait célestes et bien qu'elle ne puisse offrir à notre soif sacrée que des eaux troublées et avares, notre pauvre esprit les juge limpides et abondantes et notre malheureux cœur s'y délecte, au moins pour un temps. Ainsi, selon le témoignage de l'Esprit-Saint lui-même, « les créatures de Dieu deviennent nos ennemies, une tentation pour nos âmes, et nous abandonnons le bon Dieu, source d'eau vive, pour nous creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne peuvent contenir l'eau. » (Sag., XIV, et Jér., II, 13).

La matière donnant le change à nos cœurs, nos

misérables yeux prenant le reflet pour la lumière, les fragiles images pour la réalité, voilà donc, m. f., le grand obstacle à l'amour.

C'est assez vous dire que la primitive alliance de l'amour avec le bonheur est brisée, qu'au lieu d'avoir son épanouissement dans la joie, l'amour ici-bas ne peut vivre que dans la douleur et ne se développer que dans le sacrifice.

II

Les voyageurs racontent que lorsque le vent du soir frôle les sables du désert, on entend au loin comme un long sanglot : « Ecoute, dit alors l'Arabe, écoute le désert ! Entends-tu comme il pleure ? Il se lamente parce qu'il voudrait être prairie... »

Tel est le cœur de l'homme : prairie embaumée, le péché en a fait une solitude aride ; mais il a conscience de son malheur, il veut reverdir, il veut refleurir et il exhale sa plainte. Au ciel seulement il chantera, dit S. Augustin ; sur la terre, il n'est que soupir, il n'est que souffrance ; on le voit pleurer, on l'entend gémir. Pour atteindre Dieu, sa béatitude, il lui faut se frayer la route à force de peines. Semblable aux pontifes de l'ancienne Loi, il ne vit que des sacrifices qu'il offre.

De prime abord, à la vérité, rien ne paraît plus facile que d'aimer. Comment croire qu'une chose si douce puisse coûter quelque peine, exiger quelque sacrifice ?

Et cependant, m. f., en réalité rien n'est plus difficile. Le facile, c'est de s'aimer soi-même, ou, ce qui en diffère peu, d'aimer pour soi-même telles créatures dont les charmes nous captivent. Mais aimer tous les hommes, les aimer comme les a aimés Jésus sur le Calvaire, malgré leurs défauts et leurs fautes, aimer les faibles et les petits, les pauvres, les malheureux, les délaissés, les pécheurs, jusqu'à ceux qui nous font du mal et qui nous haïssent, les aimer *pratiquement* et leur faire du bien, les aimer *surnaturellement* pour Dieu et en Jésus, aimer ce qu'il y a en eux d'immortel et de divin : leurs âmes et l'immatérielle beauté de ces âmes, voilà le difficile !

Et ce qui ne l'est pas moins, en un sens contraire, c'est de résister aux fascinations des choses extérieures et aux entraînements de la nature corrompue, c'est d'imprimer à notre cœur un coup d'aile vigoureux qui le dégage à la fois des apparences et des sens, du faux et de l'abject, et qui l'emporte à travers les mille réseaux du périssable jusqu'à la Beauté incréée qui est Dieu.

Le difficile, en un mot, c'est d'aimer dans l'ordre, c'est d'aimer Dieu dans l'homme et l'homme à cause de Dieu.

C'est pourquoi, de même que la foi et l'espérance ne vont pas sans sacrifices, ainsi la charité, l'amour de Dieu et le véritable amour des créatures n'existent pas sans une immolation continuelle de tout ce qu'il y a, dans notre pauvre cœur, d'instincts dépravés, de hauteur orgueilleuse et de honteuse cupidité.

D'ailleurs, le principe de toute vertu est l'abnégation. Et la charité seule, la reine des vertus, pourrait être exempte de renoncement, d'immolation, de sacrifices ? Allons donc ! Reine des vertus, elle est par le fait même la reine du sacrifice, et vous dire les immolations de l'amour, c'est vous dire en même temps celles de toutes les vertus dont la charité résume les labeurs et les gloires. Ecoutez S. Paul : « La charité est patiente, elle est douce, elle ne connaît ni la feinte, ni la jalousie, ni l'ambition, ni l'orgueil. La charité n'est point intéressée, elle ignore la colère, elle ne juge mal de personne, elle ne se réjouit point de l'iniquité, mais se plaît dans la vérité. Elle souffre tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La foi et l'espérance passent, mais la charité ne meurt pas. » (I Cor., XIII, 4-8). Qui garde la charité, dit-il encore, accomplit toute la loi ; par conséquent toutes les difficultés, toutes les souffrances que suppose l'observation des commandements, se résolvent en fin de compte en sacrifices d'amour.

Aussi, m. f., la charité et la souffrance, l'amour et la croix sont inséparables dans la vie chrétienne. Qui a plus aimé que Jésus, qui a plus souffert que lui ? Humiliations, travaux, douleurs, mort sanglante sur la croix, mort mystique sur l'autel, il a tout accepté afin de prouver non seulement qu'il est l'être le plus aimable, mais encore et surtout qu'il est l'être le plus aimant.

Et en réponse à cet amour, voyez les *justes*. Ils aiment Dieu et comprenant que la charité se prouve par les œuvres, qu'elle est un acte beaucoup plus qu'un sentiment, que sa vraie marque est dans la fidélité à Celui qu'on aime, ils montrent un courage invincible en face du devoir. Quelle promptitude à répondre à l'appel de la conscience ! Quelle vigilance à écarter d'eux tout ce qui serait contraire à l'amour ! Quelle immolation constante sur l'autel de l'obéissance et de la charité !

Plus haut, voici les *vierges*.

Fleur de la charité, poésie de l'amour, la virginité s'élève vers le ciel comme le plus exquis témoignage que le cœur puisse offrir à Jésus : elle est le sacrifice du matin, à l'encens plus suave ; elle est le parfum du jardin fermé dont parle le Cantique et que respire seul le Bien-Aimé ; elle est la réponse du cœur de l'homme à la jalousie de Dieu. Certes, que le mariage soit aussi un état saint, nul ne le conteste ; mais nécessairement et par sa nature même, il divise le cœur, c'est là son infériorité ; tandis que l'âme vierge, dégagée des entraves du siècle, libre des liens qui attardent, peut s'occuper uniquement de plaire à Dieu et dire avec Notre-Seigneur : « *Quæ placita sunt ei facio semper*. Je fais toujours ce qui lui plaît. » (Jo., VIII, 29).

Ce sacrifice de la virginité, il est des âmes privilégiées qui l'offrent à Jésus dès les premières années de leur vie. Tel le jeune Ferdinand de Bouillon qui devait être un jour S. Antoine de Padoue. A peine avait-il atteint l'âge de raison que, sans savoir peut-être toute la beauté de cet engagement, mais éclairé par une lumière surnaturelle et

cédant à une inspiration de la T. S. V. Marie, il fit en son honneur le vœu de virginité. Sublime et précoce holocauste d'une vie toute d'amour !

Ce n'est pas tout. Quand l'amour a atteint une certaine puissance, quand il est parvenu à une certaine hauteur, il ne va plus sans douleurs, il recherche avidement la souffrance. A qui aime grandement, les paroles ne sont rien, les actes ordinaires sont peu, la souffrance seule paraît éloquente. Ces âmes sont enracinées dans l'amour. Conquises par le charme souverain de Dieu, elles ne veulent être captives que de Dieu. Le monde ne leur est rien ; en vain jette-t-il ses filets devant elles : elles ont des ailes et passent dessus. Leur renoncement leur fait occuper tous les postes périlleux. Nouvelles Véroniques, c'est avec l'élan d'un cœur passionné qu'elles fendent la foule jusqu'au Crucifié, essuient sa face au milieu de ses ennemis et en reçoivent l'adorable empreinte. Leur fidélité à l'Epoux a des pudeurs infinies, des délicatesses, des héroïsmes que le monde ne peut même soupçonner. Et comment les soupçonnerait-il dans sa vulgarité, car nous touchons ici aux plus hautes cimes de l'âme humaine, à ces sommets où l'amour transfiguré n'est plus qu'adoration parce que le cœur n'est plus qu'hostie ; nous touchons à l'âme des saints.

Qui en peindra la beauté ? Qui en racontera les ardeurs intimes et les nobles douleurs ? « Ou souffrir ou mourir », disait sainte Thérèse. « Ne pas mourir, mais souffrir », disait sainte Madeleine de Pazzi. Et Dieu lui-même se fait le complice de ces âmes et de leurs désirs de souffrance. Il les perce de ses flèches ; il leur est un « faisceau de myrrhe » ; il leur est un « époux de sang. » Plus elles s'approchent de lui, plus il les crucifie. L'histoire des saints, si variée dans ses détails, devient uniforme dans ce caractère final : quand ces âmes héroïques arrivent au terme de leur vie, c'est-à-dire au plus haut degré de l'amour, la croix pèse alors plus lourde sur leurs épaules, et l'immolation se fait plus intense. Dans une douloureuse extase d'amour, S. François d'Assise reçoit les sacrés stigmates. A peine âgé de 36 ans, S. Antoine tombe au milieu même de ses héroïques travaux, martyr de la charité de Jésus, martyr de son dévouement, de sa générosité, de son amour sans bornes pour l'humanité.

L'amour de S. Antoine pour les hommes, ah ! m. f., qui en dira la puissance, l'activité, les ardeurs, les excès même ? Sa foi mettait à sa disposition la puissance même de Dieu ; son espérance l'assurait de sa force ; mais ce qui réalisait ses prodiges, c'était son amour, c'était sa charité.

S. Antoine a aimé les hommes durant sa vie. Dois-je vous dire qu'il n'a pas cessé de les aimer, qu'à l'heure actuelle il les aime, si possible, encore davantage, qu'il nous aime, m. f., plus que jamais, nous ses enfants de prédilection, réunis en ce moment dans cette église pour le louer ?

Et en voyant l'Enfant Jésus caresser avec tant d'amour ce noble fils du Séraphique Père, cet infatigable conquérant des âmes, nous ne saurions nous empêcher de le chérir à notre tour et d'invoquer avec une amoureuse confiance celui qui a tant aimé Jésus, celui que Jésus a tant aimé et dont la ravissante sainteté, née, fortifiée, consommée sur le fond d'une perpétuelle innocence, d'une angélique bonté, d'héroïques labeurs, est le modèle achevé du sacrifice dans l'amour.

* *

J'ai fini, m. f. J'ai essayé de vous parler de l'amour. Hélas ! je n'ai fait qu'en bégayer quelques mots. Toutefois, une conclusion s'impose à cet entretien : *Sursum corda !* Haut les cœurs ! Nous aimons le bon Dieu : tâchons de l'aimer tous les jours davantage. « La limite de l'amour, disait chaque jour S. François, c'est de n'en point avoir. » Aspirons toujours plus haut, et dans notre ascension vers le souverain Bien, vers la Beauté suprême, vers l'éternel Amour, aidons-nous du sacrifice comme du plus puissant des leviers, contemplons le Calvaire de l'Autel, source de toute immolation.

Dans toutes nos prières, à Jésus, à Marie, à S. Antoine, demandons tout d'abord un peu d'abnégation, un accroissement d'amour. « Seigneur, donnez-moi votre amour, disait un grand tertiaire de S. François, S. Ignace, l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus, et je suis assez riche. »

Ayez très souvent cette prière sur les lèvres. Et disons avec les fils du Séraphique Père : O S. François, faites porter des fruits de perfection, c'est-à-dire d'amour, à tous ceux qui vous aiment, qui aiment votre saint Ordre, et exaucez les prières de tous vos enfants. Bon S. Antoine, intercédez pour nous auprès du Dieu d'amour, et par la puissance de sa grâce nous nous lèverons et nous sortirons de nous-mêmes ; nous monterons et au milieu de l'instabilité des choses humaines, nos cœurs demeureront fixés là où se trouvent les vraies joies ; — où la colonne de la foi ne sert plus de guide, où l'on ne se repaît plus de la manne de l'espérance, mais où nous introduira un jour, pour l'éternité, la charité qui, elle, ne meurt pas. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XXXVI

LES DANGERS DES VACANCES

I. — Les vacances, leur utilité matérielle et religieuse ; elles sont une période pendant laquelle il faut faire l'apprentissage de sa liberté. Il faut surmonter cette épreuve.

II. — Les dangers : le relâchement de la piété, la paresse, le désordre, l'orgueil, les défauts de caractère, la désobéissance.

III. — Les tentations extérieures : les relations douteuses, parfois inévitables, les tentations amenées par les circonstances, les mauvaises lectures.

Mes chers enfants,

Nous approchons d'une période que vous envisagez avec joie. Dans quelques jours, sitôt franchies les redoutables étapes des examens, vous serez rendus

à vos familles pour y passer les vacances. Ne croyez pas que cet événement soit simplement d'ordre matériel et pratique : il aura de profondes répercussions sur votre état moral et religieux, sur la formation de votre âme, et voilà pourquoi il convient de l'envisager par rapport à Dieu.

I

Les vacances correspondent à diverses nécessités et c'est pourquoi on vous les accorde volontiers. Après neuf ou dix mois d'études, le cerveau a besoin de se détendre ; le corps, quelque peu déprimé par une existence claustrale, réclame sa revanche de grand air, de sports, de soleil.

Ces considérations suffiraient, à elles seules, à justifier cette époque d'oisiveté saine qui repose et fortifie. Pourtant elles ne sont que secondaires. La plus grande utilité des vacances est de vous apprendre à vous diriger vous-mêmes et de vous faire accomplir l'apprentissage de la liberté. Pendant le cours de l'année scolaire, un règlement vous enserre sans cesse : depuis la minute de votre réveil, il fixe, minute par minute, l'ordre de vos occupations. Travail, repos, récréations, et jusqu'à la prière elle-même, tout est prévu, tout est ordonné. Ce système, indispensable à la bonne organisation des études dans toute maison tant soit peu nombreuse, présente beaucoup d'avantages, notamment celui de vous former à l'ordre et à la discipline, bases de chaque vie sérieuse. On est bien forcé de reconnaître qu'il offre des inconvénients : il ne développe ni l'esprit d'initiative ni le sens de la personnalité, puisqu'il vous place continuellement sous une direction extérieure à vous-mêmes. Et c'est d'autant plus périlleux que, ce système ne pouvant pas se perpétuer pendant votre existence entière, il vous laisserait désemparés si, au moment où il cessera brusquement, vous n'aviez pas appris à vous orienter par vos propres moyens.

C'est précisément à cette lacune que vient remédier l'institution des vacances. Chaque année, pendant quelques semaines, vous êtes séparés des compagnons dont vous subissez habituellement l'influence ; vous êtes placés dans un milieu différent de celui où vous vous trouvez d'ordinaire ; et vous êtes en possession d'une relative indépendance. Sans doute votre liberté n'est pas absolue : vous restez assujettis au contrôle de vos parents, vous devez vous plier aux usages de la maison. Mais, malgré tout, la contrainte qui pesait sur vous se relâche singulièrement. Votre famille vous laisse à peu près généralement la libre disposition de votre temps : elle se bornerait à vous rappeler à l'ordre si vous abusiez trop des franchises que l'on vous laisse.

Alors se pose pour vous la question capitale : comment allez-vous vous comporter ? Quels que soient votre âge et le degré d'avancement de vos études, vous avez deux façons de résoudre le problème : en agissant en hommes ou en agissant en enfants. On peut dès ses premières années, dès l'âge de huit ou dix ans, se conduire d'une manière à la fois très gentille et très sérieuse ; réciproquement, n'avons-nous pas connu, hélas ! de grands philosophes de dix-huit à vingt ans dont l'attitude gamine, légère, parfois franchement coupable, était digne tout au plus de bébés avant l'âge de raison ?

Il importe beaucoup, mes enfants, que vous sortiez vainqueurs de l'épreuve des vacances annuelles : si vous savez vous dominer, user légitimement et sans abus des plaisirs qui s'offrent à vous, équilibrer harmonieusement l'emploi de votre temps entre la piété, le léger labeur des devoirs et les saines distractions, vous aurez fait un grand pas dans le chemin de la vie. Si, au contraire, vous vous laissez aller à toutes sortes d'excentricités ou de fautes, vous aurez démontré votre incapacité à vous régir et votre entourage, à son grand regret, devra rendre plus rigoureuse sa surveillance pour vous protéger contre vos propres entraînements.

N'infligez pas cette peine aux parents qui vous aiment : un des grands bonheurs des vacances, c'est la reprise de l'intimité familiale, le doux contact des esprits et des cœurs : que votre bonne volonté empêche toute dissonance de se produire ; comportez-vous de telle sorte que chacun vous regrette après votre départ. Et surtout n'oubliez pas que le bon Dieu ne détournera pas ses regards de vous durant cette période difficile. Il surveillera, bien plus exactement que votre famille, vos gestes et vos désirs, vos actes et vos intentions. Il sera prêt à vous aider à franchir ce cap dangereux, dont le passage est si important pour l'éternité de votre âme. Vous aurez donc à passer, non seulement de bonnes, mais aussi de saintes vacances. Et puisque, comme nous l'avons dit, ce genre de vie ne va pas sans quelques difficultés, vous aurez, dès à présent, à vous prémunir contre les accidents possibles, en examinant d'avance les dangers auxquels il vous faudra faire face et en prenant les résolutions vaillantes qui vous permettront de triompher.

II

Pour en faciliter l'analyse, divisons, si vous le voulez bien, les périls des vacances en deux catégories : celle des dangers qui résident en vous-mêmes et celle des embûches qui peuvent vous être tendues par d'autres. Il est trop vrai que si vous laissez au collège, en le quittant pour deux ou trois mois, une partie de vos meilleures sauvegardes, par contre, hélas ! vous emportez dans votre bagage toute la collection de vos défauts et de vos fâcheuses tendances. Cette collection peut être plus ou moins abondante et variée, elle est toujours bien ennuyeuse et chacun de vous doit, d'avance, en faire l'inventaire afin de parer aux désagréments qu'elle pourrait lui causer. A chacun, donc, de s'entendre avec son directeur de conscience pour bien se faire éclairer sur ses points faibles et se faire dicter de bonnes et pratiques résolutions.

D'une façon générale, méfiez-vous tous, d'abord, du relâchement que les vacances peuvent produire dans votre piété. Si vous êtes entraînés ici à entendre quotidiennement la sainte messe, à communier fréquemment, le règlement vous facilite l'exécution de

ces pratiques essentielles, l'exemple de vos camarades vous y encourage. Mais, chez vous, il faudra un effort personnel et chaque jour renouvelé pour vous imposer un lever assez matinal. Et cependant, mes amis, si vous vous éloignez de Dieu, craignez que Dieu ne s'éloigne de vous, ce qui serait un affreux malheur. Si vous restez bien fidèles à vos communions, à vos prières habituelles, vous aurez conjuré le plus grave danger ; vous triompherez facilement des autres, car la grâce du Seigneur sera avec vous. On ne rencontre que trop de jeunes gens qui mènent au collège une vie édifiante et qui, chez eux, se négligent ou s'abandonnent complètement. C'est une erreur qui devient néfaste. Il n'y a pas de vacances pour la piété. Voilà le point qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Mettez-vous en garde, ensuite, contre la paresse. — Comment ! me direz-vous, si nous sommes en vacances, c'est précisément pour nous reposer. — D'accord, mais il faut comprendre que le repos n'est pas l'oisiveté complète. Celui qui ne fait absolument rien fera vite des sottises. Le Saint-Esprit nous a prévenus que le démon pénètre bientôt dans une âme inoccupée. Il est bien entendu que vous avez le droit de délasser votre esprit après les fatigues de l'année scolaire : on ne vous demandera donc pas de vous astreindre, du matin au soir, à faire des versions ou des théorèmes. Mais il y a tant d'occupations faciles, plaisantes, quand ce ne serait que l'exercice ou quelques petits travaux manuels ! L'essentiel est que vous ayez toujours une distraction qui vous empêche de vous livrer aux rêveries funestes et de penser au mal.

A côté de la paresse, signalons le désordre. Il y a un certain désordre extérieur qui donne à ceux qui le constatent une mauvaise impression d'un jeune homme ; il y a un désordre intérieur que Dieu seul décèle, mais qui est bien pire. C'est la faiblesse des enfants qui ne savent pas organiser leurs journées, qui passent sans cesse d'un projet à un autre, qui commencent tout sans rien achever. Avec une telle habitude, on finit par gâcher sa vie.

Puisque votre genre d'existence vous mettra bientôt en contact avec un certain nombre de personnes, veillez à réprimer les défauts qui se retrouvent dans toutes les âmes et auxquels il ne faut pas permettre de prendre le dessus : la vanité, par exemple, le désir de briller, d'étaler votre petite science toute fraîche ; ou bien encore la jalousie qui vous rend maussades et boudeurs quand quelqu'un réussit mieux que vous ; ou bien encore le mensonge, tendance trop fréquente chez les jeunes, et dont il importe de se corriger radicalement et au plus tôt, car, odieuse chez l'enfant, elle devient abominable chez l'homme mûr.

Portez une attention vigilante à surveiller votre caractère. Il semblerait, à première vue, que si vous devez être aimables, empressés, serviables quelque part plus que partout ailleurs, ce doit être au sein de votre famille. Là, en effet, vous n'êtes environnés que d'êtres qui vous ont rendu les plus immenses services, comme vos parents, ou qui vous aiment depuis toujours, comme vos frères et vos sœurs. La tendresse, le respect, l'affection doivent vous encourager à vous sacrifier un peu — oh ! si légèrement ! — ne serait-ce que par reconnaissance. Or, par une anomalie inexplicable, on trouve très souvent de jeunes hommes qui, au dehors, sont polis, généreux, charmants en un mot et qui, dans le cercle familial, deviennent aussitôt si difficiles qu'ils font songer à ce gracieux animal que l'on appelle le hérisson. Avec des étrangers, tout leur sourit, tout les enchante ; ils acceptent les contradictions comme les à-coups inévitables. Avec leurs parents, rien ne leur paraît bon : ils discutent, ils se plaignent, ils rendent l'existence insoutenable à ceux qui doivent vivre à leurs côtés. Cela vient peut-être de ce qu'ils pensent, à grand tort, qu'on peut ne pas se gêner chez soi, ou encore de ce qu'on a été trop indulgent pour leurs premiers caprices. Mais le résultat est toujours le même, et c'est ce résultat déplorable que vous aurez à cœur d'éviter.

Enfin, pour plaire à la fois au bon Dieu et à votre entourage, évitez la désobéissance. Que l'esprit d'indépendance ne vous grise pas au point de vous faire contrevenir aux directives qui vous sont données. Outre que le Seigneur, dans le quatrième précepte du Décalogue, vous fait une obligation stricte d'être docile à vos parents, il est bon de vous habituer de bonne heure à vous incliner devant les ordres légitimes, car vous aurez toujours des supérieurs ; mieux vaudra leur obéir de bonne grâce que de se faire contraindre par l'argument irrésistible de la nécessité ou de la force.

III

Voilà donc, rapidement indiquée, la première série de pièges que Satan cherchera à vous tendre et dont il puisera les éléments dans les imperfections mêmes de votre nature. Mais il vous restera bien d'autres ennemis à combattre encore, bien d'autres périls à éviter : ce sont ceux que le monde, où vous devez vivre, vous apportera fatalement.

Dans l'établissement où nous sommes, vous demeurez comme enfermés au milieu d'une société choisie et l'on veille avec un soin jaloux à vous garder de tout contact, même lointain, avec quiconque pourrait ternir la sainteté de votre âme. Il n'en va pas ainsi au dehors. Certainement vos familles sont chrétiennes et profondément honorables : vous ne recueillerez parmi elles que de bons exemples et d'excellents conseils. Mais vos relations ne se borneront pas au foyer familial, et d'ailleurs, à ce foyer même, les nécessités les plus diverses, les rapports indispensables d'affaires contraignent parfois d'accueillir des personnes qui ne partagent ni nos croyances, ni nos idées sur le sens profond de l'existence. Privés de vos compagnons habituels, vous serez amenés à fréquenter d'autres amis. Enfin l'impudeur de notre époque est telle qu'il est quelquefois difficile de circuler dans les rues d'une ville ou d'un village sans y rencontrer des occasions de scandale.

Vous aurez donc à vous prémunir contre le danger des conversations légères ou peu chrétiennes,

que vous ne pourrez pas toujours éviter. Vous aurez à surveiller vos propres paroles, afin de ne pas vous départir de la dignité qui vous convient, vos regards, afin de ne pas vous exposer à la tentation, vos démarches, afin de ne pas risquer de les voir mal interprétées et d'être jugés sévèrement. Si la prudence est, toujours et partout, une des qualités les plus précieuses dont nous ait dotés notre religion, cette vertu s'impose principalement aux heures où nous sommes dans une situation plus délicate. Il faut veiller et prier pour ne point entrer en tentation.

Après les hommes, les choses. Elles aussi peuvent devenir pour vous une occasion de scandale. Tandis que dans l'asile aimé du collège une vigilance paternelle veille sans cesse pour tenir loin de votre portée les journaux athées, les livres corrupteurs, les revues frivoles, les gravures dégradantes, bref, tout ce qui serait de nature à vous nuire, il arrivera au contraire bientôt que ces publications malsaines se rencontreront sous votre main. En voyage, chez des amis, — et chez vous aussi, par malheur, peut-être, — vous trouverez des publications qui ne sont pas faites pour votre âge et qui, du reste, ne conviennent à aucun âge.

Voilà le moment de vous souvenir qu'un chrétien doit être fort. Voilà encore l'instant de vous rappeler que c'est une vaine curiosité qui a perdu la race humaine, lorsque notre première mère se perdit et nous perdit avec elle, pour avoir voulu tenter de connaître les secrets que Dieu ne voulait pas lui révéler.

Que ce désastre des jours anciens évite au moins des chutes nouvelles. Luttez dès le début de la tentation. Trop de malheureux jeunes gens se disent : « Je puis toujours essayer : je m'arrêterai quand je me sentirai réellement en danger. » Erreur : une fois pris dans l'engrenage, on continue à feuilleter le livre malgré les protestations de sa conscience. Qu'il s'agisse des mœurs ou de la foi, l'inconvénient est toujours le même : on se pénètre d'idées fausses ou pernicieuses, et ces idées, subsconsciemment, germent dans le secret de notre âme pour s'épanouir, au moment le plus inattendu, en abominables fleurs du mal. Celui-là seul est à l'abri du péril qui se garde jalousement, au prix d'un effort méritoire. Et ce que nous disons des imprimés de tout format et de toute sorte, pourrait se dire également des correspondances légères, échangées trop facilement avec de soi-disant amis qu'on a recrutés au hasard, sur une plage ou au cours d'une excursion, sans bien connaître leur moralité, sans savoir même, souvent, si leur foi est la même que la nôtre.

Il faudrait ajouter bien des choses encore. Pour ne pas prolonger cette instruction outre mesure, nous devons nous arrêter là. Au reste, la plupart du temps, la tentation se présentera à vous dans des circonstances qu'il est impossible de prévoir et de signaler à l'avance. Mieux vaut donc vous laisser à vous-mêmes le soin de vous rendre compte dès maintenant des situations qui vous attendent. Avec les principes déjà indiqués, vous avez la possibilité de vous défendre ; et, avec la grâce de Dieu, vous aurez le courage de triompher. Le temps d'épreuve que constituent les vacances, sera utilisé par vous pour votre avancement spirituel ; vous nous reviendrez, dans quelques mois, mieux aguerris contre les embûches du monde et plus dévoués encore à la gloire du Seigneur. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DES SS. PIERRE ET PAUL

I

L'IMMORTALITÉ DE L'ÉGLISE

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.
Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. (Math., XVI, 18).

Mes frères,

Cette promesse que Notre-Seigneur fit à notre patron S. Pierre et que l'Eglise tout entière redit aujourd'hui dans ses offices comme un chant de triomphe et un cri d'espérance, voilà dix-neuf siècles qu'elle se vérifie. Ce n'est pas cependant que ses adversaires n'aient essayé de la faire mentir.

* *

1. Les premiers qui y travaillèrent et crurent y avoir réussi sont les Juifs. Après avoir harcelé pendant trois ans le divin fondateur de l'Eglise, ils finissent par s'emparer de lui, grâce à la trahison de Judas, grâce surtout à la divine condescendance de Notre-Seigneur qui, ayant décidé de mourir pour nous sauver, se livre entre leurs mains. Lorsqu'ils l'eurent chargé de liens et conduit chez Caïphe, le lendemain surtout lorsqu'ils le virent cloué à la croix et rendant le dernier soupir, ils crurent bien être débarrassés de lui à tout jamais. En scellant, le soir, la pierre de son tombeau, ils pensaient bien y enfermer également son Eglise et sa religion. Or vous savez quelle fut leur déception quand, le matin de Pâques, les gardes vinrent leur dire tout effrayés : « Il est ressuscité ! »

2. Les apôtres qui l'avaient abandonné, S. Pierre qui l'avait renié, se mettent à proclamer cette résurrection. Les Juifs les arrêtent, les jettent en prison, les somment d'avoir à cesser leurs prédications. « Nous ne pouvons pas ne pas parler, leur répond S. Pierre, nous ne pouvons pas taire ce que nous avons vu et entendu. Le Christ notre Maître nous a commandé d'être ses témoins devant tous les peuples ; or mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Alors le roi Hérode s'en mêle, le même Hérode à qui Pilate avait envoyé Jésus. Pour plaire aux Juifs, il fait arrêter S. Jacques et S. Pierre. Le premier est décapité, S. Pierre eût subi le même sort si un ange envoyé par Dieu n'était venu le délivrer miraculeusement de sa prison. Il a la vie sauve cette fois. De Jérusalem il transfère son siège à Antioche, puis à Rome. C'est là que la mort l'attend. Après trente-trois ans de souverain pontificat, il est arrêté

avec l'apôtre S. Paul, et tandis qu'on décapite celui-ci, lui-même est crucifié comme son divin Maître, le 29 juin de l'an 66, à ce qu'on croit. Tous les autres apôtres ont enduré ou endureront un supplice analogue et si S. Jean l'Evangéliste seul meurt de sa belle mort, plus que centenaire, ce n'est pas la faute des bourreaux qui l'ont plongé dans une chaudière d'huile bouillante d'où il n'est sorti vivant que par miracle.

S. Pierre crucifié, les apôtres martyrisés, en est-ce fait de l'Eglise, les puissances de l'enfer ont-elles eu le dessus contre elle ? — Non : S. Pierre et les apôtres peuvent mourir, la mission que Notre-Seigneur leur avait confiée est remplie. Ces ignorants, ces pauvres bateliers, sans chemins de fer, sans autos, sans avions, ont parcouru les Indes, la Perse, l'Arménie, l'Egypte, la Grèce, la Turquie, l'Italie, l'Espagne, en un mot toutes les nations alors connues. Partout ils ont fondé des chrétientés, des Eglises à la tête desquelles ils ont placé des évêques et des prêtres qui continueront leur œuvre. Ils peuvent disparaître, l'Eglise, elle, ne disparaîtra pas. Déjà elle compte des adeptes jusque dans le palais des Césars.

3. Ceux-ci n'en vont être que plus acharnés contre cette Eglise qui veut bien reconnaître leur autorité d'empereurs, mais ne veut pas les adorer comme des dieux ni brûler de l'encens devant leurs statues. Pendant 300 ans ils vont la noyer dans le sang. Un nombre incalculable de chrétiens succomberont pendant ce temps, soit sous la dent des bêtes, soit sous le glaive du bourreau. Cette fois, du moins, l'enfer est-il victorieux ? A la vérité il s'en vante, il le fait même graver sur les monuments publics. A Lyon, on montre un bas-relief qui date de cette époque et sur lequel on lit cette inscription : « *Deleto nomine christiano*. Le nom même de chrétien n'existe plus. »

L'Eglise n'avait jamais été si proche du triomphe. En 312, Constantin le Grand, miraculeusement converti par l'apparition de la Croix dans les airs, devient chrétien et son premier acte est de publier l'édit de Milan qui accorde la liberté à l'Eglise. Cette fois encore, l'enfer n'a pas prévalu contre elle.

4. Il ne se tient pas pour battu. Sous son inspiration, un des successeurs de Constantin, Julien l'Apostat, renie Jésus-Christ, retourne à l'idolâtrie et s'efforce d'y ramener ses sujets. Sous son règne, la persécution contre l'Eglise recommence. Non content de faire souffrir les chrétiens fidèles, il insulte le Dieu qu'ils adorent. « Que fait en ce moment le Galiléen, le fils du charpentier ? » leur demande-t-il un jour. — « Le fils du charpentier fait un cercueil, » répond l'un d'eux. Il disait vrai. Quelque temps après, le renégat partait en guerre contre les Perses. Dès la première rencontre, une flèche vient le frapper en pleine poitrine. On dit que plein de rage il ramassa dans le creux de sa main le sang qui coulait de sa plaie et que, le lançant vers le ciel, il mourut en proférant ce blasphème : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

5. Puis ce sont les Barbares, tous idolâtres, qui s'abattent sur le monde chrétien, renversant les églises, massacrant les prêtres, brûlant les monastères. L'enfer va-t-il prévaloir, cette fois ? — Non. C'est l'Eglise, au contraire, qui va les arracher à l'enfer. Elle les instruit, les baptise et en fait des chrétiens. « Courbe la tête, fier Sicambre, dit-elle à l'un de leurs chefs, Clovis ; brûle ce que tu as adoré et adore désormais ce que tu as brûlé. »

6. Aux Barbares succèdent les Musulmans. Comme une traînée de poudre, ils se répandent en Asie, en Afrique, pénètrent en Espagne, franchissent les Pyrénées. Mais Dieu veille sur son Eglise ; il envoie Charles Martel qui les écrase à Poitiers. Pendant de longs siècles, ils resteront une menace continuelle pour la chrétienté, mais chaque fois qu'il le faudra Dieu saura leur barrer le chemin et leur dire : « On ne passe pas ! » Eux non plus ne prévaudront pas contre l'Eglise.

7. Au IXe siècle, le schismatique Photius enlève à l'Eglise presque tout l'Orient ; au XVIe Luther lui arrache presque tout le Nord de l'Europe. Si on faisait subir de pareilles amputations à un arbre, il en mourrait infailliblement. C'est bien ce qu'espérait pour l'Eglise catholique le moine défroqué Luther. « O Pape, je serai ta mort ! » répétait-il dans sa rage de renégat. Or il y a encore un pape à Rome, tandis que Luther est mort depuis longtemps, au soir d'une orgie.

8. Deux cents ans après, Voltaire et les impies de son temps se flattent de réussir là où Luther a échoué. Son cri de guerre est : « Ecrasons l'infâme ! » c'est-à-dire le catholicisme. Il en entrevoit la fin prochaine : « Dans 20 ans l'infâme aura beau jeu, » prophétise-t-il. — Les 20 ans sont passés depuis longtemps et l'Eglise catholique est toujours là.

9. Mais voici la grande Révolution de 1793. Les églises sont fermées, les évêques et les prêtres sont traqués, mis en prison, déportés, guillotinés ou noyés. Le Pape lui-même est arrêté, emmené à Valence où il meurt. « Nous assistons aux funérailles d'un grand culte ! » affirment les révolutionnaires, s'imaginant que l'Eglise est morte avec son chef. Or déjà Pie VI a trouvé un successeur en Pie VII avec qui Bonaparte négocie le Concordat qui rouvre les églises et rend la liberté à la religion.

10. Au siècle dernier, les assauts de l'enfer contre l'Eglise n'ont cessé de se multiplier, mais sans plus de succès. De libérateur de l'Eglise, Napoléon s'en fait à son tour le persécuteur en traînant de prison en prison le pape Pie VII. Il en perd son empire et va mourir tristement sur le rocher de Sainte-Hélène.

Puis c'est la révolution de juillet 1830 qui oblige l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, a fuir sous un déguisement de son palais que les révolutionnaires saccagent et détruisent. C'est la révolution de 1848 qui voit Mgr Affre tomber sous les balles des insurgés, la Commune en 1871 qui fusille Mgr Darboy. C'est la loi de 1880 contre les religieux chassés de leurs couvents dont on enfonce les portes. La même besogne sinistre recommence en 1904 ; puis c'est en 1905 la Séparation, l'inventaire des

églises, leurs biens confisqués, les fondations des morts spoliées, les prêtres réduits à la mendicité. Ah ! les ennemis de l'Eglise s'imaginaient bien qu'elle ne survivrait pas à toutes ces spoliations, à toutes ces persécutions. Or l'Eglise de France est plus vivante que jamais ; le Pape, dont on voulait la séparer et dont on reconduisait le Nonce à la frontière comme un malfaiteur, est toujours à Rome et son prestige dans le monde entier est plus grand qu'il n'a jamais été.

En faut-il davantage pour vous convaincre que Notre-Seigneur a dit vrai quand il a dit à S. Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle » ? Vraies dans le passé, ces paroles le seront dans l'avenir et jusqu'à la fin du monde. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE « PATER »

X

Sicut et nos dimittimus

LE PARDON DES INJURES

La paix dans la famille est un bien, puisque rien n'est plus utile pour elle. Elle est en outre une jouissance, puisque la famille qui est comme un paradis avec la paix, devient semblable à un enfer sans elle. Voilà pourquoi notre Père du ciel, satisfait de recevoir sans condition aucune nos autres demandes contenues dans l'Oraison dominicale, pour grandes et étonnantes qu'elles paraissent, fait le contraire quand nous le prions de nous remettre nos péchés ; car s'il veut que nous lui demandions cette rémission, c'est à condition que, de notre côté, nous promettions de pardonner à ceux de nos semblables qui nous auraient offensés.

I

La particule « comme » n'est pas employée ici par Dieu dans le sens de mesure, car combien nous serions à plaindre s'il en était ainsi ! Les dettes que Dieu nous remet l'emportent sans comparaison aucune sur celles que nous remettons ou pourrions remettre à nos semblables. Cent deniers, c'est toute la remise dont nous sommes capables envers le prochain ; tandis qu'au dire de la même parabole évangélique, c'est dix mille talents que Dieu nous remet à nous, ce qui est vraiment hors de proportion. Il y a plus. Si les deux remises sont, quant au fond, sans comparaison, la manière dont elles sont faites ne l'est pas moins. Dieu, en effet, nous remet nos dettes avec un amour immense ; nous ne faisons cette remise au prochain qu'avec un amour limité. Dieu nous remet nos dettes avec promptitude et empressement ; nous, ce n'est qu'avec peine et retard que nous les remettons à nos semblables. Dieu le fait avec plaisir, nous avec répugnance. Dieu le fait avec tant de force, de sincérité, que c'est comme s'il précipitait nos péchés au fond de la mer, comme pour ne plus les voir ; nous, nous mettons si peu de générosité dans nos pardons qu'ils semblent aller à vau-l'eau, rester au-dessus des flots, tant nous avons de peine à perdre le souvenir des fautes pardonnées.

Il est donc évident qu'il s'agit ici, non de règle ou de mesure, mais de condition, et d'une condition déjà remplie ou se remplissant au moment même où nous parlons. C'est pour cela que nous ne pouvons pas dire : Pardonnez-nous nos péchés comme nous les *pardonnerons,* mais comme nous les *pardonnons,* pour qu'il n'en soit pas de nous comme des parjures qui, ayant reçu la grâce demandée avant d'avoir accompli la condition convenue, ou ne l'accomplissent plus du tout, ou ne l'accomplissent qu'avec mille retards et lenteurs.

Si vous voulez que la particule « comme » soit employée ici par Jésus-Christ non seulement comme condition, mais en outre comme mesure du pardon que Dieu emploiera pour nous pardonner (sentiment qui paraît être celui de la majorité des Pères), ne pensez pas qu'il s'agisse d'une règle de perfection, mais seulement de proportion. Ce ne peut être une règle de perfection, car, vers de terre que nous sommes, comment oserions-nous prétendre montrer à Dieu la manière de faire ses actes avec perfection ? Cette règle, c'est à nous de la recevoir de lui : « *Estote perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* » (Matth., V, 48). C'est là une règle de proportion, disons-nous, parce que Dieu mettra à nous pardonner un amour égal à celui que nous mettrons à pardonner aux autres. Si nous ne faisons rien de plus que ce à quoi nous sommes strictement obligés, qui est de remettre les torts, Dieu agira de même avec nous. Mais si, au lieu de pardonner simplement, nous rendons le bien pour le mal, ou si aux injustices nous répondons par des bienfaits, Dieu se conduira de même avec nous : « *In qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* » (Matth., VI, 2).

II

Néanmoins il semble qu'il eût suffi de sous-entendre la particule « *sicut* » à cet endroit, tout ce qu'elle exprime allant de soi alors même qu'on ne l'eût pas dit formellement ; car, ou bien la particule exprime la plus nécessaire des conditions pour quiconque veut obtenir de Dieu la remise des dettes contractées envers lui, et alors cette condition nous est suffisamment enseignée par le Christ dans ce passage de S. Marc : « *Cum stabitis ad orandum, dimittite si habetis aliquid adversus aliquem, ut et Pater qui in cœlis est dimittat vobis peccata vestra* » (Marc, XI, 25) ; — ou bien la même particule exprime la règle du pardon, et en ce sens encore cette particule est bien connue, le Maître ayant dit : « *In quo judicio judicaveritis, judicabimini.* » (Matth., VII, 2). A quoi bon, par suite, demander plus et vouloir que l'expression de cette particule revienne sans cesse, et si précise qu'il soit impossible de réciter même une seule fois l'Oraison dominicale sans protester à Dieu que nous remettons ses dettes à notre prochain ?

La réponse à cette objection est facile. Le membre de phrase dont nous parlons nous sert admirablement ; car en demandant à Dieu de nous pardonner comme nous-mêmes pardonnons à nos semblables, ou nous sommes réellement disposés à faire cette remise, ou nous ne le sommes point. Dans le premier cas, la particule et les autres paroles qui suivent nous sont un stimulant tout-puissant à accorder un pardon très large puisqu'elle nous rappelle alors la proportion dans laquelle nous serons pardonnés. Si, au contraire, nous ne sommes pas disposés à pardonner, le fait seul de les prononcer nous oblige à rentrer en nous-mêmes et à examiner la condition sans laquelle il serait inutile et même insensé d'espérer grâce pour nous.

Et encore, dites-moi, quelle confusion devra être la vôtre si, récitant le *Pater* tous les jours, vous constatez que vous faites précisément le contraire de ce que vous affirmez à Dieu ! S'il arrivait qu'ayant présenté une supplique à votre prince, celui-ci y découvrît un mensonge formel, votre confusion, si vous avez un reste d'honneur, serait telle que vous voudriez aller cacher votre honte au plus profond des abîmes. Comment oseriez-vous dire si souvent à Dieu qu'il vous pardonne comme vous-mêmes pardonnez, alors que cette raison serait mensongère ? Et si telle est votre manière de faire, ne méritez-vous pas que chaque fois que vous arrivez à ces paroles « comme nous pardonnons, » la troupe de tous les démons vous entoure en criant à Dieu : « Il ment, ce qu'il dit n'est pas vrai, car nous savons que depuis des mois il ne rend plus le salut à tel ou tel, ni les autres témoignages ou signes reçus de bienveillance et de paix ! »

III

Mais pour vous éviter de si justes reproches, vous direz peut-être qu'il n'y a qu'à omettre, en disant le *Pater,* les paroles en question qui vous rangent au nombre des menteurs. Du temps de Cassien, quelques-uns faisaient ainsi, en quoi ils montraient plus d'ignorance et de superstition que de vraie religion dans leurs prières. Aussi gardez-vous bien de vouloir les imiter. Croyez-vous, en outre, que le Père céleste avec lequel vous êtes en colloque soit oublieux au point de ne pas remarquer incontinent l'omission commise par vous dans sa prière ? Assurément, il connaît ce que vous passez sous silence et ce pour quoi vous faites ainsi. Et ne dites pas que c'est pour ne pas mentir à un Dieu de si grande majesté, et par révérence pour lui. Car pourquoi cette même révérence qui vous porte à ne pas mentir devant Dieu, ne vous décide-t-elle pas à lui obéir en pardonnant ? Non, non, ce n'est pas la révérence envers Dieu, mais la honte que vous vous faites à vous-mêmes qui vous fait omettre ces paroles. Vous voyez l'état misérable où vous êtes réduit et le cœur vous manque pour en sortir. Faites-le toutefois et dites ces paroles tout entières comme c'est votre devoir ; et si, en les disant, vous ne pouvez pas, par suite de votre grande faiblesse morale, arriver à changer encore votre cœur, désirez au moins ce changement. En agissant de la sorte, si vous ne pardonnez pas actuellement, vous aurez au moins une certaine intention de pardonner. Ainsi vous ne mentirez point, non seulement parce que vous direz ces mots en nom collectif, au lieu et place de tous, mais aussi parce que, si vous n'êtes pas encore dans la disposition de pardonner, vous êtes en voie d'y arriver.

Le mal serait que, n'ayant pas le désir de pardonner, vous ne preniez aucun soin pour arriver à concevoir ce désir. Et supposé que tel soit votre cas, que me reste-t-il à ajouter pour votre utilité ? Devrai-je vous conseiller d'abandonner la récitation de cette prière, puisqu'il ne convient pas de la tronquer ? Dieu me garde de parler ainsi. Voici plutôt le conseil que je vous donne : Lorsque vous devrez réciter l'Oraison dominicale, vous protesterez devant Dieu que vous n'êtes plus digne de la réciter qu'au nom de l'Eglise et des autres chrétiens, que vous ne pouvez plus vous-même lui demander en votre nom le pardon de vos propres péchés, puisque vous ne l'accordez pas à vos semblables pour l'amour de lui.

Si pardonner aux autres est une condition nécessaire, ce n'est cependant pas une condition suffisante, comme quelques-uns le pensent. En effet, si, alors même que vous pardonnez, vous ne renoncez pas à certaines pratiques coupables, c'est-à-dire si vous ne rétablissez pas les réputations détruites par votre faute, si vous ne rendez pas les biens ravis par vous, et ainsi du reste où la loi et les préceptes du Seigneur nous obligent, il est hors de tout doute qu'il ne vous pardonnera pas vos péchés, et cela à cause de la grande différence qui existe entre les promesses affirmatives que nous trouvons dans la Sainte Ecriture, comme celle-ci : « *Qui crediderit et baptizatus fuerit salvus erit,* » et les promesses négatives telles que celle-ci : « *Qui vero non crediderit condemnabitur.* » Ces dernières sont des promesses illimitées ; c'est pourquoi le manque de foi suffit pour être damné ; tandis que les promesses affirmatives sont toujours avec cette restriction sous-entendue : Pourvu que le reste ne manque pas. Voilà pourquoi, pour vous sauver, il ne suffit pas de croire ou d'être baptisé, il faut en outre agir en fidèle si votre vie se prolonge. C'est ce qui arrive dans notre cas : si vous ne faites pas remise de leurs torts à ceux qui vous ont offensé, il est certain que Dieu ne vous remettra pas vos péchés, parce que c'est là une condition formulée de manière négative : « *Si non dimiseritis hominibus, nec Pater voster dimittet peccata vestra.* » (Matth., VI, 15). Mais elle n'est pas suffisante ; car elle est posée sous forme affirmative : « *Si dimiseritis hominibus peccata eorum, dimittet et vobis peccata vestra.* » Elle doit, par suite, s'entendre avec la restriction mentionnée plus haut, à savoir que vous remplissiez le restant de vos devoirs, que vous soyez chaste, sincère, sobre, réglé dans vos mœurs.

N'allez pas croire pour cela que le Christ Jésus nous fasse des promesses plus apparentes que réelles, quand il nous répète avec tant d'autorité et de tant de manières que le sûr moyen d'obtenir notre

pardon de Dieu est de pardonner nous-mêmes à nos semblables : « *Dimittite et dimittemini.* » Si pardonner au prochain n'est pas, en fait, une bonne œuvre suffisante pour nous assurer à nous-mêmes le pardon de Dieu, elle est cependant si chère, si agréable à Dieu que, par égard pour elle, il se laisse aller très souvent à changer les cœurs des hommes d'une manière merveilleuse (comme nous le voyons dans le cas de S. Jean Gualbert), à les remplir de componction et à leur faire accomplir avec facilité ce qui leur manque pour obtenir son pardon. Tandis que l'acte opposé, c'est-à-dire le refus du pardon, le pousse à chasser loin de lui celui qui touchait déjà à la couronne du martyre, comme nous le voyons dans le cas du malheureux Saprice.

Voyez donc combien vous devez faire effort pour complaire au Père céleste sur ce point. Comme tout bon père, ce que Dieu veut par-dessus tout, c'est la paix dans sa maison. Malheur donc aux frères querelleurs qui se laissent aller aux disputes et aux colères entre eux ! Qu'ils ne comptent pas sur ses faveurs ; car s'il est raisonnable qu'il favorise ceux de ses fils qui cultivent l'union et la paix, il importe aussi qu'il humilie ceux qui courent après les divisions et les discordes : « *Non enim est dissensionis Deus, sed pacis.* » (I Cor., XIV, 34).

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

XXII

Espérance des malades, priez pour nous

LE SOIN DES MALADES

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les chrétiens s'adressent à S. Joseph dans leurs maladies. Dès le début, ou à peu près, c'est-à-dire dès que se répandit parmi eux la dévotion envers lui, les fidèles lui confièrent la santé de leur corps. C'est ainsi qu'au XVIe siècle déjà ils chantaient en son honneur une hymne, naïve peut-être, mais si confiante, où nous lisons :

> **Qui dolet in stomacho**
> Et patitur in cerebro,
> Qui te digne invocabit
> Sanitatem obtinebit [1].

I

Nous aimerions à savoir si S. Joseph subit lui-même, à quelque époque de sa vie, les atteintes de la maladie. Nous ne le savons pas d'une façon certaine. Tout au plus peut-on conjecturer — et on le fait généralement — qu'avant de mourir, il eut à souffrir dans son corps. Et, au fait, pourquoi n'aurait-il pas été malade comme nous tous ? Il est au contraire parfaitement vraisemblable qu'il dut souffrir physiquement comme, tant de fois, il souffrit moralement.

Et puis, nos familles ne doivent-elles pas pouvoir trouver dans la Sainte Famille tous les modèles et tous les exemples ? Chacun de nous a eu et aura encore à déplorer la souffrance de l'un ou l'autre de ses proches. Le malade trouvera-t-il, au foyer de Nazareth, quelqu'un qui, ayant pâti comme lui, lui montrera comment il faut supporter les maux ? Bien sûr ! Mais ce ne sera ni Jésus ni sa Mère : exempts tous les deux du péché originel, ils n'étaient point soumis à pareille épreuve. Il n'y a donc que Joseph sur qui nos pauvres malades puissent jeter les yeux.

Il n'est pas difficile d'imaginer comment il savait supporter la maladie. Il y voyait la volonté de Dieu et il l'acceptait ; il s'en remettait au bon plaisir de Dieu et il patientait. Quelle douceur aussi pour Jésus et Marie qui s'empressaient à son chevet, lui apportaient tous les soins dont ils étaient capables et s'efforçaient, avec tout leur amour, de le soulager ! Quelle reconnaissance pour ces chers gardes-malades, qu'il récompensait d'une bonne parole, d'un sourire ou même de la promesse d'un dévouement toujours plus grand !

« Espérance des malades », Joseph l'est donc, puisqu'il leur enseigne la manière de se comporter, sous les regards de Dieu, dans la maladie. Mais il l'est aussi en ce qu'il se met à leur disposition pour les aider. Il jouit au Paradis d'une très grande puissance : Jésus, qui ne lui refusait rien ici-bas, pourrait-il là-haut demeurer sourd à ses prières ? Et il est si bon ! On dit : « le bon S. Joseph », un peu comme on dit : « le bon Dieu ». Lui aussi, il veut passer son ciel à faire du bien sur la terre ; il s'intéresse à toutes les calamités qui s'abattent sur les hommes ; et l'une des pires, c'est la maladie, qui est souvent le prélude de cette chose si affreuse, si dure pour notre pauvre nature humaine, et qui s'appelle la mort. La santé n'est-elle pas le plus grand de tous les biens temporels ?

Nous ne pouvons pas douter que S. Joseph, si vigilant autrefois pour garder et protéger le corps de Jésus, si bienfaisant pour nous, si accueillant à nos prières, si attentif à tous nos besoins, à nous qui sommes les membres du Christ, ne mette toute son influence à nous procurer ce bien : la santé.

II

Il faut que nous soyons tous, selon les circonstances, l' « espérance des malades ».

Comment la serons-nous ?

Nous les visiterons. Nous avons ici l'exemple de N.-S. Jésus-Christ lui-même. Quand Marthe et Marie lui eurent fait dire : « Celui que vous aimez est malade », il n'hésita pas. Il se tenait éloigné pour échapper à la fureur des Juifs de Jérusalem ; mais afin de demeurer fidèle à l'amitié, il méprisa le danger : « Notre ami Lazare est malade, dit-il simplement, retournons en Judée ! »

Visiter les malades est un devoir de religion recommandé par l'Eglise. Le catéchisme le mentionne expressément parmi ceux qu'il convient de remplir le dimanche.

C'est aussi un devoir de charité fraternelle. Des visites discrètes, courtes, affectueuses, font du bien aux malades. Pensons-y et ne nous laissons pas accaparer par les affaires, les occupations, les plaisirs.

[1] Celui qui souffre de l'estomac ou de la tête, obtiendra la santé s'il vous invoque dignement.

Prenons intérêt particulièrement aux plus abandonnés, aux plus pauvres ; et portons à leur chevet notre âme pleine pour eux de sympathie. Une poignée de mains, une bonne parole, à l'occasion un petit secours ne les laisseront pas insensibles.

D'autant plus que nous pourrons retirer de pareilles visites profit pour nous-mêmes. Nous comprendrons mieux, à l'aspect de certaines souffrances et de certains dénuements, l'horreur de l'égoïsme. C'est ce qui faisait dire à quelqu'un, après une entrevue de ce genre : « Nous sommes bien coupables, nous, hommes du monde, de nous plaindre pour la moindre indisposition... et plus encore d'ignorer qu'il existe de semblables douleurs ». Et compterons-nous pour rien les bénédictions promises par Notre-Seigneur s'identifiant avec les souffrants : « Venez, les bénis de mon Père, partagez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'étais malade et vous m'avez visité » ?

Nous obtiendrons cette récompense surtout si nous savons pénétrer ces visites d'esprit chrétien, élever l'âme du malade vers le ciel, l'aider à sanctifier ses souffrances et à se sanctifier par elles, prier près de lui et, autant que possible, avec lui pour lui.

Nous soignerons les malades, et cela avec dévouement. Ce nous sera relativement facile si nous savons voir en eux des membres souffrants du Christ, comme cet héroïque disciple de S. Jean-Baptiste de la Salle dont nous parlions naguère [1] et qui disait : « Je soigne Jésus dans mon frère ».

Nous imiterons le bon Samaritain qui se gêne, prend sur son temps et dans sa bourse pour relever le blessé tombé sur la route de Jérusalem à Jéricho, panser ses plaies, le conduire à l'hôtellerie et continuer de s'intéresser à lui ; — ou encore Véronique qui, sur le chemin du supplice, soulage à sa façon le grand Souffrant en essuyant son divin visage couvert de sueur et de sang ; — ou le bon Cyrénéen qui aide, jusqu'au Calvaire, Jésus à porter son lourd fardeau.

Il faudra sans doute s'imposer, dans cette œuvre de charité, bien des sacrifices. Acceptons-les « pour l'amour de Dieu ». Soyons généreux, patients, miséricordieux, sans nous laisser rebuter par la mauvaise humeur de nos malades, leur nervosité et ce qui nous paraît être de l'ingratitude ; mettons tout cela au compte de la maladie qui entraîne avec soi l'insomnie, l'isolement, l'inactivité, tant d'inconvénients si pesants à la nature qui se révolte ; et continuons...

Nous préparerons les malades à la mort. C'est, pour des chrétiens, le point essentiel.

Quand le mal s'aggrave, au point de donner de sérieuses inquiétudes, faites, sans attendre, appeler le prêtre.

C'est un devoir pour la famille et, après la famille ou à son défaut, pour tout le monde. Pesons la réalité : il s'agit peut-être d'une âme à sauver pour l'éternité. Alors, comment, si l'on a la foi, hésiterait-on, sous de vains et lamentables prétextes qui ont déjà causé la perte de milliers d'âmes ?

Après tout, il ne s'agit pas d'un mal pour vos malades, mais d'une grâce, la plus grande de toutes : le salut éternel.

Quelle consolation pour vous si vous pouvez dire, en pensant à vos proches, à vos amis : « *Beati mortui*... Bienheureux les morts qui dorment dans le Seigneur ! » et si vous pouvez vous rendre le témoignage que vous les aurez préparés vous-même au divin repos !

[1] Voir *Ami du Clergé paroissial*, 1930, p. 681.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XIV

L'ŒUVRE DE PIE X

Pie X aimait la cause de la Pucelle, il admirait sa personne, sa mission divine, ses merveilleuses vertus. A peine monté sur le siège de S. Pierre, il voulut que les travaux pour sa béatification se poursuivissent sans interruption.

I

La première journée qu'il consacra aux Rites fut pour Jeanne d'Arc. Il présida le 19 novembre 1903 la troisième réunion de la Congrégation, où la cause de Jeanne obtint plein succès, et décida que le 6 janvier 1904, 492e anniversaire de la naissance de la vierge de Domremy, se ferait la lecture solennelle du décret d'héroïcité de ses vertus.

Ce jour-là se rassemblèrent dans la salle du Consistoire les cardinaux Mathieu et Ferrata, l'ambassadeur de France, Mgr Touchet, M. Hertzog, postulateur de la cause, et de nombreux Français présents à Rome. Pie X fit son entrée, entouré d'archevêques et d'évêques. Le secrétaire des Rites, Diomède Panici, archevêque de Laodicée, donna lecture du décret qui résumait la vie de la Vénérable Jeanne d'Arc, ses gestes, sa vaillance et ses vertus :

« Il convenait, dit-il, que la nation illustre par l'éclat de son nom et la gloire de ses exploits, reçût le don d'un tel prodige. Autrefois elle dut son salut et son rang parmi les peuples à la Pucelle d'Orléans ; qu'elle apprenne aujourd'hui, dans les circonstances profondément troublées qu'elle traverse, à demander avec confiance la paix et la justice à celle à laquelle l'Eglise décerne avec tant de joie et d'espérance la gloire de l'héroïcité. »

Notre Saint-Père le Pape, ajoutait-il, assis sur son trône pontifical, dans la salle noble de son palais, « ayant fait approcher les cardinaux Séraphin Cretoni, préfet de la Sacrée Congrégation, Dominique Ferrata, ponent de la cause, ainsi que Son Excellence Mgr Alexandre Verde, promoteur de la foi, et moi-même, secrétaire soussigné, a déclaré solennellement en leur présence que la vénérable servante de Dieu Jeanne d'Arc pratiqua dans un degré héroïque les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité envers Dieu et envers le prochain, et les vertus cardinales de prudence, de justice, de force, de tempérance et leurs annexes, dans le cas et pour l'effet dont il s'agit, et que l'on peut continuer le

procès, c'est-à-dire la discussion des quatre miracles. »

Alors Mgr Touchet se leva et prit la parole en français — avec la permission du Pape, car il est d'usage constant de se servir du latin en pareille circonstance — et il témoigna de sa reconnaissance à Sa Sainteté pour le décret qu'elle venait de rendre :

« Ainsi, dit-il, se trouve affirmé, au tribunal chargé par Dieu même de protéger l'idéal de la moralité supérieure, que Jeanne, étoile apparue en la fête de l'étoile, a pratiqué héroïquement ces vertus qui contraignent l'admiration des philosophes : prudence, justice, tempérance, force ; et ces autres qui excitent l'émulation des saints : la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la pureté.

« Très Saint Père, oui, soyez remercié d'abord d'avoir voulu inaugurer un pontificat dont les débuts promettent tant de services à l'Eglise par ce témoignage rendu à la sublime jeune fille en laquelle s'incarne le plus hautement notre patrie française. »

Son action de grâces, il l'offre au Pape au nom de son diocèse d'Orléans qui a toujours tant aimé Jeanne ; « au nom de la France : les autels de Jeanne d'Arc ne seraient-ils pas les seuls qui chez nous ne connaissent pas d'athées ? » au nom de l'Eglise, des évêques et des cardinaux qui ont demandé au Saint-Siège Apostolique la béatification de la Pucelle :

« Pour ces cardinaux, Saint-Père, oserai-je en distinguer un particulièrement ? Oserai-je, par exemple, remercier Pie X au nom du patriarche de Venise, le cardinal Sarto, lequel, en avril 1899, voulait bien faire instance près de Léon XIII pour que la cause de Jeanne eût un heureux succès ?

« Des ouvriers de la première et de la seconde heure, plusieurs ne sont plus. C'est la nécessaire mélancolie d'ici-bas que les artisans disparaissent à mesure que l'œuvre avance...

« En retour, nous supplierons Jeanne d'attirer les faveurs de Jésus-Christ sur la personne auguste de son Vicaire.

« Puisse aussi la bonne et chevaleresque enfant, — Votre Sainteté, qui aime notre pays, souffrira que de ce Vatican ma suprême parole, comme un suprême soupir, s'envole vers lui, — puisse Jeanne, dis-je, renouvelant un des beaux exploits de sa mortelle vie, obtenir à la France la paix sacrée des esprits et l'union des cœurs !

« La France, Saint-Père, est si douce quand elle est unie et si humaine quand elle est pacifiée ! »

L'évêque d'Orléans n'avait oublié personne, et il avait exprimé ses sentiments et les sentiments de la France avec une délicatesse, un charme, un amour qui devaient toucher tous les cœurs. Pie X en fut frappé et à son tour il laissa parler son cœur et son amour pour notre bien-aimée patrie.

« Qu'elle soit un sujet de joie pour nous, dit-il, la cause de la Vénérable Jeanne d'Arc, vierge ! Cette humble fille, d'une naissance obscure, qui, pratiquant avec le plus grand zèle la religion vraie, fut tellement éminente dans l'exercice des vertus les plus sublimes, bien au-dessus de son âge et de sa condition, qu'elle alla jusqu'au sacrifice de sa vie et brilla comme un astre nouveau destiné à être la gloire, non seulement de la France, mais de l'Eglise universelle. Réjouissons-nous de ce que la vie de Jeanne d'Arc est pour nous un motif d'espérance et fournit à ceux qui observent les choses humaines la confirmation de cette vérité que le secours de la Providence ne nous fera jamais défaut, puisque sa bonté n'apparaît jamais autant que lorsque tout paraît sans ressource.

« Soyons dans la joie, car la nation française, cette nation qui a accompli tant d'exploits généreux et porte dans les contrées si lointaines des bienfaits admirables, cette nation qui, par les œuvres innombrables de son intrépide apostolat, a amené les peuples barbares à la lumière de la foi et de la civilisation, trouve dans le souvenir des vertus et des services de la Vénérable Jeanne d'Arc, l'occasion d'apprendre que son bien suprême, sa gloire principale doit être de demeurer attachée à la religion catholique, de révérer sa sainteté et de défendre ses droits ainsi que sa liberté.

« Et bien que l'état de choses actuel laisse, hélas ! beaucoup à désirer sous ce rapport, que les enfants de la France, si chers à Notre cœur, se réjouissent ! »

Puis, s'élevant d'un coup d'aile au-dessus des tristesses du présent, il rappela ce grand enseignement de la vie de Jeanne d'Arc, que la gloire ne s'obtient qu'au prix de grands efforts, au prix des souffrances et même, s'il le faut, du mépris de la vie. Enfin il montrait dans l'avenir « l'espoir que les vertus merveilleuses » de Jeanne lui obtiendraient un jour à elle-même « les honneurs suprêmes de l'Eglise militante. »

II

Il régnait dans ce discours une inquiétude qui n'était que trop justifiée par les événements. « L'état de choses actuel laissait en effet beaucoup à désirer ». Les Congrégations, persécutées avec une souveraine injustice et une souveraine dérision par Combes, avaient été dissoutes, et des milliers de religieux et de religieuses étaient contraints, pour continuer à suivre leur vocation, de quitter le sol de la patrie devenu inhospitalier. Et par une haine qui se doublait d'une incroyable hypocrisie, la persécution et l'exil se couvraient du nom de liberté. On comprend que le cœur du Pontife ait été navré. Lui si net dans ses décisions, si franc dans ses desseins, avec des idées toujours claires, une parole sans détour et qui ne déguisait rien, il était aux prises avec une politique tortueuse, ennemie et méchante, la politique de la force brutale qui faisait litière du droit, de la raison, des services rendus, des traditions les plus sacrées et des droits de l'homme eux-mêmes qui proclamaient l'égalité des citoyens devant la loi et leur admissibilité aux charges publiques « sans autres considérations que celles de leur talent et de leurs vertus. » Mais la cause de Jeanne d'Arc ne devait pas souffrir de ces procédés injustes et cruels. Mgr Touchet, sans s'émouvoir, poursuivait les enquêtes canoniques sur les miracles opérés par l'intercession de Jeanne d'Arc.

Il faisait étudier trois guérisons obtenues dans les diocèses d'Arras, d'Evreux et d'Orléans. Après qu'elles eurent été longuement examinées et débattues, les avocats et les médecins désignés par le postulateur de la cause conclurent qu'elles étaient authentiques, vraies, certaines.

Le 21 novembre 1905, le tribunal de la Rote se prononça sur la validité des dossiers qui lui étaient présentés, et ils furent transmis à la Congrégation des Rites qui avait déjà reçu les dossiers de plusieurs autres miracles. Il y eut ensuite les trois sessions successives exigées par le droit canonique et les guérisons furent reconnues miraculeuses.

On priait beaucoup dans toute l'Eglise pour la béatification de Jeanne d'Arc. On priait surtout en France. Les temps étaient pleins d'orages, on espérait que Jeanne d'Arc proclamée Bienheureuse apparaîtrait comme l'arc-en-ciel après le déluge. Plus on regardait sa virginale figure, plus on se convainquait que c'était la sainte attendue dans nos jours troublés.

L'époque où elle avait vécu était-elle plus désespérée que la nôtre ? Sans doute l'Anglais occupait le territoire français, mais la même foi, les mêmes sentiments patriotiques animaient tous les cœurs ; tandis qu'en France, au commencement du xx^{e} siècle, c'était la foi catholique menacée, persécutée, traquée ; c'était l'anarchie dans les esprits et dans les cœurs ; la patrie même était blasphémée.

Le grand rêve de Jeanne d'Arc, — qu'elle eût réalisé sans les basses intrigues de La Trémoïlle, — c'était, après avoir chassé les Anglais du sol français, de se mettre à la tête de son armée, de délivrer le tombeau du Christ et d'établir partout le règne de la foi catholique. Ce rêve, il faudrait le reprendre sous ses auspices. Sa béatification apparaissait comme une extension certaine de la foi et de la puissance de l'Eglise sur les âmes.

A Domremy, à l'ombre de la basilique, auprès du Bois Chenu, aujourd'hui disparu, un Carmel s'établissait, afin que la prière perpétuelle s'élevât là où elle avait prié. Dans la basilique même on priait pour les soldats qui avaient donné leur vie à la France : c'était aussi, on s'en souvient, un des vœux de Jeanne d'Arc. Toutes ces prières, la sainte Pucelle semblait les encourager, les conduire, comme elle conduisait ses soldats. Elle les présentait à Dieu qui les agréa enfin.

Et la France vit se lever l'aurore du jour de la béatification.

XV

LE TRIOMPHE

Le jour bienheureux de la béatification fut le 18 avril 1909.

I

C'était le dimanche. La Ville éternelle était envahie par cinquante mille pèlerins, venus surtout de France, soixante et onze évêques français étaient là. La basilique vaticane était ornée comme aux plus grands jours. Les immenses piliers étaient revêtus de leurs tentures de damas rouge. Au-dessus de la chaire de S. Pierre est installée la « Gloire » de la nouvelle Bienheureuse, voilée encore, où l'on verra, quand le voile sera enlevé, Jeanne d'Arc avec son armure, entre sainte Catherine et sainte Marguerite, au milieu des archanges, auprès de S. Michel qui lui montre le ciel.

De chaque côté de la « Gloire », les fenêtres latérales sont cachées par deux tableaux qui représentent deux miracles dus à l'intercession de la sainte Pucelle : la guérison de Julie Gauthier, de la Compagnie de la Divine Providence, obtenue en 1893, et celle de sœur Thérèse, bénédictine à Orléans, obtenue en 1900. Ces tableaux ont été exécutés par le peintre Bartolini.

Au-dessus, resplendit un grand monogramme : PAX, en lettres rouges avec palmes vertes sur fond blanc.

Sur la façade de la basilique, un vaste étendard recouvert d'un drap jaune qu'on ôtera après la lecture du Bref de béatification. Sous les portiques, au-dessus de la porte, un tableau représentant le martyre de la Pucelle. Dans la grande nef, deux grands étendards qui représentent l'un l'entrée triomphale de Jeanne à Orléans, l'autre le sacre de Reims, où elle tient son étendard.

Tout à coup un chant s'élève : le *Credo* exécuté par quarante mille voix. Il est neuf heures et demie. Les lumières électriques s'allument dans les lampadaires et les myriades de petites ampoules. Les évêques et les cardinaux font leur entrée solennelle. Tous les regards se portent sur eux et sur les descendants de la famille de Jeanne d'Arc placés dans une tribune. L'office commence. L'abbé Hertzog, postulateur de la cause, présente au cardinal Martinelli, préfet de la Congrégation des Rites, le Bref de la béatification et le prie d'en ordonner la publication. Alors le secrétaire des Rites, Mgr Panici, monte sur une estrade et lit le Bref qui renferme l'éloge éclatant de la Bienheureuse.

Au dernier mot, la toile qui couvrait le tableau de l'apothéose tombe, les rayons dorés de la « Gloire » s'allument, comme des étoiles, autour de la Bienheureuse. Sur la façade de St-Pierre l'immense drapeau est dévoilé et montre Jeanne surprise par la première apparition de S. Michel. Dans la basilique, toutes les maîtrises soutenues par les orgues entonnent le *Te Deum* qui retentit formidable, chanté par la foule enthousiaste ; les cloches sonnent à pleines volées pour annoncer à la grande cité le triomphe de la béatification de Jeanne.

Le *Te Deum* terminé, Mgr Touchet chante pour la première fois l'oraison de la Bienheureuse. Sa voix est pleine de larmes de bonheur. Le Chapitre de St-Pierre a voulu qu'il célébrât aussi la première messe de Jeanne d'Arc, pensant aussi qu'ayant été à la peine il était juste qu'il fût à l'honneur.

Le soir, à cinq heures, a lieu dans la basilique de St-Pierre la seconde cérémonie, ou, comme on dit à Rome, la seconde « Fonction » en l'honneur de l'humble vierge si magnifiquement glorifiée. Pie X doit y assister.

Un quart d'heure auparavant, le cardinal Coullié entre dans l'abside, porté sur son fauteuil. Il est

radieux. Il s'arrête un instant et embrasse d'un long regard la « Gloire » où resplendit la Bienheureuse. Mgr Touchet vient ensuite. Les voûtes de la basilique retentissent du chant du cantique d'Orléans, l'*Etendard,* puis du merveilleux refrain *Je suis chrétien...* Jeanne glorifiée semble dans son beau ciel les écouter avec ravissement.

Soudain le silence se fait. Pie X précédé des cardinaux fait son entrée, porté sur la *sedia* d'où il domine la foule. Il bénit lentement les fidèles. Son visage est empreint d'une gravité profonde ; il est visible que son âme est occupée de tristes et douloureuses pensées. Il songe à la France qui a rompu brutalement le Concordat, avec l'idée manifeste de se séparer de Rome par les idées et par le cœur. Mais Jeanne est là qui fera l'union, car ce n'est pas le peuple qui a voulu se séparer. Le cœur du peuple français est toujours à Rome.

La *sedia* s'arrête dans l'abside. Pie X en descend doucement et se dirige vers le siège réservé au Pape. La garde noble se range derrière lui en service d'honneur, l'épée sur l'épaule.

Le Saint-Sacrement est exposé. La maîtrise entonne *Jesu, corona virginum.* Après le *Tantum ergo,* le Souverain Pontife vient s'agenouiller au pied de l'autel et encense le Saint-Sacrement, puis il retourne à son siège. Mgr Touchet chante l'oraison et donne la bénédiction. Tous les fronts s'inclinent et adorent le Dieu de l'Eucharistie, le Dieu consolateur de Jeanne d'Arc.

La « fonction » est terminée. Pie X remonte sur la *sedia* et traverse la multitude qui, docile à sa volonté, se tait sur son passage et se courbe avec un filial respect sous sa main bénissante, alors qu'elle aurait voulu éclater en applaudissements.

II

Cette journée a été consacrée tout entière à la piété, à la prière, à l'action de grâces. Mais le Souverain Pontife veut voir ses pèlerins français. Où recevoir cette immense foule, sinon dans la basilique de St-Pierre, qui seule peut les contenir ? C'est pourquoi il leur a donné en ce lieu rendez-vous pour le lendemain lundi à midi. Afin qu'un plus grand nombre de pèlerins puissent le voir et l'entendre, il a fait ériger un trône devant la Confession de S. Pierre.

Il entre, porté sur la *sedia,* et bénit la foule. Le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, qui l'a précédé, est assis à la droite de l'estrade. Il lit devant tous les évêques réunis une adresse au Pape où il laisse déborder sa joie :

« Ce fut, dit-il, l'heure la plus consolante de ma vie d'évêque que celle où, après les travaux dans lesquels m'avait introduit mon illustre maître et mon père, Mgr Dupanloup, j'assistais à l'introduction de la cause que mon éloquent et si aimé successeur a embrassée à son tour avec le succès dû à son admirable dévouement. »

Puis il retrace en traits énergiques et simples la beauté et la simplicité de l'âme de Jeanne d'Arc :

« L'âme de Jeanne était faite de deux amours que les évêques de France veulent, eux aussi, enraciner dans les cœurs fidèles : l'amour de l'Eglise et l'amour de la patrie.

« L'amour de l'Eglise, elle le montra bien aux heures d'angoisse et parmi les ruses hypocrites dont elle fut victime : « Je suis bonne chrétienne, disait-elle, et je voudrais aider et soutenir la sainte Eglise de tout mon pouvoir. » Et quand elle se voit trompée et comme enveloppée dans le mensonge et l'injustice, par trois fois elle s'écrie : « J'en appelle à l'Eglise ! J'en appelle au Pape ! »

Mgr Touchet explique ensuite que les pèlerins sont venus « du cher pays de France » pour « voir Pierre ».

« Vous êtes Pierre, ô Pontife suprême ! Hier, quand vous entrâtes dans la basilique, ses voix, voix des chantres, voix de vos prédécesseurs dans leurs tombeaux de marbre et d'or ; voix des textes évangéliques ceignant les nefs et la coupole géante, toutes crièrent, ardentes, passionnées, enthousiastes : *Tu es Petrus ! Tu es Petrus !* »

Les docteurs français l'ont proclamé, S. Irénée, S. Bernard, S. François de Sales, Bossuet : « Romains nous sommes, mais Français aussi, » « vrays Français de France », disait Jeanne.

Et il fait ce magnifique portrait de Jeanne d'Arc : « Pendant six années les anges et les saints du paradis ne la peuvent presque quitter. Elle fond en larmes dès qu'ils s'éloignent ; ils accourent à son appel. Apôtre autant que général, elle ne veut que des soldats convertis, confessés, absous. » Son bûcher lui est plus triomphant qu'un trône, puisque « de cette cime terrible » elle s'élance « vers la possession de Jésus, de Marie, de ses Voix là-haut, et ici-bas vers les admirations inlassables de la postérité. »

« Ah ! Saint-Père ! cette petite fille du bon Dieu qui, à dix-sept ans trois mois et quatre jours, met la main sur l'épée de la France et la manœuvre de si puissante façon ; cette petite fille du bon Dieu qui, d'un autre geste, saisit la couronne antique des Capétiens et, la posant sur le front d'un Dauphin, sauve la dynastie en sacrant un roi ; cette petite fille du bon Dieu, quelque chose de très simple et de très faible en apparence, de tout candide, de tout blanc et de si puissant, de si imposant néanmoins que, devant cela, un grand peuple recule, océan qui reflue vers son île, tandis que, derrière lui, un autre grand peuple se reconstitue, océan qui réoccupe ses rivages ; cette petite fille du bon Dieu, véritable ostensoir dans lequel resplendit notre Père des cieux avec sa Providence, sa bonté, sa maîtrise des événements, des hommes, du destin des empires ; cette petite fille du bon Dieu, une bergerette et une évangéliste de la royauté du Christ, un lis, un chevalier, la foi, l'honneur, la vaillance, avec, au front, le rayon des prophètes et, sur ses épaules, la pourpre de son sang ; cette petite fille du bon Dieu, vous l'avez prise dans vos mains augustes et de votre Vatican, le lieu le plus élevé et le plus illuminé qui soit, vous la montrez à l'univers, à la France surtout !... Merci donc, Saint-Père, merci ! »

Pie X pour la première fois répond en français à un discours. Les voix des Saintes parlaient français.

Il remercie les catholiques français de leur fidélité, de leur soumission dont ils ont donné tant de preuves récemment encore. Leur union, dit-il, fera leur force dans la lutte. En luttant ils travaillent au bien de leur patrie, car seule la religion donne l'ordre, la prospérité, la paix à la société civile. Il exalte l'amour de la patrie :

« La patrie, terre d'amour, terre de prédilection, dont le nom sacré éveille dans vos esprits les plus chers souvenirs et fait tressaillir toutes les fibres de vos âmes ; terre commune où vous avez eu vos berceaux, à laquelle vous rattachent les liens du sang, et cette autre communauté plus noble, les traditions... »

Cet amour est plus puissant encore quand « la patrie terrestre demeure indissolublement unie à cette autre patrie qui ne connaît pas de frontière, qui embrasse à la fois le monde visible et celui de l'au-delà : l'Eglise catholique. »

Il se lève alors, le front grave, rempli de ces fortes pensées ; il remonte sur la *sedia* et traverse lentement les rangs des pèlerins. Le groupe orléanais a apporté le drapeau tricolore et l'incline devant le Pontife. Pie X, très ému, le saisit des deux mains et en baise longuement les plis glorieux. Les larmes montent aux yeux devant ce geste spontané et touchant, ce geste d'amour pour la France qui fait la guerre à la vérité. Cette fois éclatent irrésistiblement des applaudissements sans fin.

III

La guerre retarda la canonisation de Jeanne d'Arc, qui eut lieu seulement le dimanche 16 mai 1920.

Pie X n'était plus. Il était mort de chagrin au commencement de la grande guerre de 1914, et son successeur était Benoît XV. Les événements avaient changé les esprits. La foule immense qui remplissait Saint-Pierre était plus confiante et plus joyeuse. Plus de 200 évêques, presque tout l'épiscopat français, près de cinquante cardinaux, 80 parlementaires français, donnaient à la cérémonie un éclat unique. La République était représentée par M. Gabriel Hanotaux, historien de Jeanne d'Arc et membre de l'Académie française.

Dans un discours écrit en une langue savoureuse, Mgr Touchet retraça le soir l'épopée de Jeanne d'Arc :

« Des troupes s'avançant au chant du *Veni Creator*, l'hymne à l'esprit de feu ; une mission perpétuelle prêchée aux troupes ; des combats d'épopée ; des escalades folles ; des blessures reçues ; un courage qui se porte partout au premier front du danger ; des mots éclatants qui ont traversé les âges, comme les flèches d'or tombées des étoiles traversent les nuits d'été ; des prophéties quasi quotidiennes que l'événement docile ne manque jamais de réaliser ; des acclamations, des enthousiasmes, des *Te Deum ;* des cloches et des bombardes déchaînées ; la paysanne passant les ponts-levis baissés à côté du Capétien ; des *Hosannah*, des *Noël*, allant à celle-ci plus encore qu'à celui-là ; l'épée, l'honneur, la liberté de la patrie dans les mains d'une enfant, et, dans sa tête, tout le genre clair, joyeux, brave de la race ; Orléans délivré ; Patay pour la première fois immortalisé ; Jargeau et Beaugency enlevés ; Troyes et Châlons conciliés ; Reims ouvrant ses portes ; la cathédrale des sacres, la divine cathédrale, — peut-on en parler sans larmes aujourd'hui ? — exultant et offrant au dernier-né des rois une goutte d'huile de l'ampoule ; deux grands peuples sauvés, — oui, deux ! — le peuple français, car il est sorti de son tombeau ; le peuple anglais, car il a été contraint de quitter le continent et de chercher son avenir sur les océans, comme jadis les Athéniens de Thémistocle. Et dans ce tourbillon de soleil, au-dessus de cette bousculade de l'histoire, elle ! elle ! qui, hier, un râteau à la main, ramassait, candide et timide, les foins séchés des prairies meusiennes ! »

A Notre-Dame de Paris il y eut une messe solennelle où M. Millerand, président de la République, se fit représenter. A Westminster aussi une grand' messe pontificale à laquelle assistaient les représentants de l'ambassade française, mêlés aux plus hautes personnalités anglaises. Dans toutes les cités, dans tous les villages de France, les mêmes solennités, les mêmes cérémonies, qui se renouvelleront chaque année, car la fête de Jeanne d'Arc est devenue une fête nationale.

L'humble fille du peuple, qui travaillait dans les champs de son père, un laborieux et modeste cultivateur, est élevée au-dessus des filles des rois ; elle triomphe au ciel, elle triomphe sur la terre, elle prêche et fait l'union parmi les Français, elle resplendit dans notre ciel d'où elle chasse les nuages ; elle glorifie l'agriculture et nous prépare le pain quotidien ; elle nous parle par sa vie, par ses exemples, par ses paroles immortelles ; elle nous inspire, elle nous relève dans les angoisses présentes, elle est l'arc-en-ciel que Dieu a dressé au-dessus des nuées pour nous annoncer la fin de l'orage. Nous avions besoin d'elle pour nous rassurer parmi les luttes religieuses que nous avons traversées. Que Dieu soit béni ! Que le Christ qui aime toujours les Francs nous protège et nous sauve par sa douce et glorieuse épouse !

EPILOGUE

L'ÉGLISE ET LA CONDAMNATION DE JEANNE D'ARC [1]

L'Eglise a réhabilité Jeanne d'Arc et l'a placée sur les autels ; ce n'est pas elle qui l'a condamnée.

L'Eglise, c'est le gouvernement de Rome, ou le Concile général régulièrement assemblé, ou la Société tout entière des fidèles. L'Eglise n'est intervenue, dans le procès de Rouen, sous aucune de ces trois formes.

Mais c'est un tribunal d'Eglise qui a prononcé la sentence en vertu de laquelle Jeanne fut livrée, le matin du 30 mai 1431, à la justice séculière. A dire vrai, les seuls hommes juridiquement responsables de cette sentence furent l'évêque Pierre Cauchon et le vicaire de l'Inquisition, Jean Lemaître. Mais l'Université de Paris, en corps, le Chapitre de Rouen, des évêques, prieurs, abbés, moines, avocats d'Eglise

[1] Cet exposé très clair a paru dans le *Bulletin religieux de l'Archidiocèse de Rouen* le 30 mai 1931, au cinquième centenaire du supplice de Jeanne.